

Danièle Valin
traductrice de l'italien

Entretien mené par Laurence Kiefé

Vous êtes surtout connue pour être la traductrice d'Erri De Luca. Alors, comment êtes-vous venue à l'italien ? Et à la traduction ?

Je suis niçoise, j'ai fait toutes mes études à Nice, je suis tombée sous le charme de l'italien assez jeune.

Cela avait un rapport direct avec le fait d'habiter Nice ?

L'Italie était proche, c'est le premier pays que j'ai connu à 12 ans, mon père nous y a emmenés, mon frère, ma sœur et moi. C'était en 1960 et j'ai été complètement éblouie. Ce qui m'a tout de suite frappée, c'est le côté chaleureux des gens, on n'est jamais un inconnu pour un Italien. J'ai décidé d'apprendre l'italien. J'ai passé ma maîtrise à Nice, puis j'ai enseigné pendant un an à Paris, mais j'ai senti que ce n'était pas ma voie.

J'ai fait ensuite l'École nationale supérieure des bibliothèques et on m'a proposé de m'occuper de la bibliothèque d'italien de la Sorbonne nouvelle. J'y suis restée toute ma carrière par amour des livres et de l'italien.

Vous vous êtes donc occupée du département d'italien ?

Oui. Les étudiants étaient extraordinaires et, côté enseignants, j'ai eu la chance de travailler avec Mario Fusco, professeur spécialiste de littérature italienne contemporaine, mais aussi critique littéraire, traducteur, responsable de plusieurs éditions d'auteurs italiens en

France. En 1981, nous avons organisé ensemble une exposition sur la littérature italienne traduite en français de 1960 à 1980. Pour réaliser ce projet, nous avons rendu visite aux directeurs de collections de littérature étrangère de l'époque, qui nous ont aimablement prêté les titres souhaités. Nous avons pu matérialiser ainsi la place réelle occupée par la littérature italienne contemporaine en France. Cette place était peut-être exiguë, mais elle s'est étendue. Elle a connu une véritable explosion dans les années 1980 et s'est maintenue au fil des ans.

Y avait-il en même temps une explosion littéraire en Italie ?

Non, je ne pense pas. C'est la traduction par Jean-Noël Schifano du best-seller d'Umberto Eco, *Le Nom de la Rose*, qui a donné une impulsion nouvelle à la traduction d'auteurs italiens.

C'est cette implication dans la littérature italienne qui vous a poussée à faire toute votre carrière de bibliothécaire à la Sorbonne ?

Certainement. Pour un département de langue étrangère, la bibliothèque est aussi une matérialisation de sa vitalité. Il ne suffisait pas d'attendre que les crédits tombent, il fallait aller les chercher, organiser des expositions, des colloques, créer des revues. Il fallait montrer à quel point l'italien était une langue importante.

Comment êtes-vous devenue traductrice ?

J'ai toujours aimé traduire pour mon plaisir, sans intention de publier. Ce n'était pas mon métier, j'étais bien dans ce que je faisais et suffisamment occupée.

C'est vraiment la rencontre avec Erri qui a tout changé. Une rencontre incroyable. Une de ses amies italiennes, qui avait appartenu au même mouvement politique que lui, avait acheté la librairie située entre chez moi et la bibliothèque où je travaillais et où j'allais à pied. Nous nous sommes vite liées d'amitié et puis un jour, elle m'a dit : « Un de mes amis vient d'écrire un petit livre en Italie, je l'ai là et j'aimerais bien savoir ce que vous en pensez. Prenez-le et, s'il vous

a plu, vous me le paierez demain. » Je l'ai pris et immédiatement, dès la première page, j'ai été complètement conquise par le style de l'auteur. « Tant que la lumière fut dans ses yeux, mon père fit des photographies. » Ainsi commençait ce livre qui s'intitulait *Non ora, non qui*, en français « Pas ici, pas maintenant ». C'était extraordinaire, il racontait son enfance à Naples, je n'ai pas lâché le bouquin et, le lendemain, je suis revenue et je lui ai dit : « Non seulement je vous le paie, mais il faut absolument le traduire en France, c'est un auteur extraordinaire, il est complètement différent des autres, il a vraiment un style. » Elle me répond qu'elle va se renseigner. Peu de temps après, elle m'annonce que les éditions Verdier viennent d'acheter le livre. C'était Bernard Simeone qui dirigeait la collection et je lui écris aussitôt, je ne le connaissais pas. Il me répond qu'il a déjà confié la traduction. Je pars en vacances et je reçois une lettre où Bernard m'explique qu'il n'est pas convaincu par le traducteur choisi et me demande un essai. Ce que je fais par retour de courrier et il me répond : « Vous avez tout à fait compris ce qu'est l'auteur, c'est vous qui allez traduire. » Ce fut pour moi une grande joie, les petites étoiles, un truc magique.

La sortie de ce livre a-t-elle modifié quelque chose pour vous ?

Non. Comme la traduction n'était pas mon métier, je ne pensais pas qu'il y aurait une suite. Le livre est sorti, on l'a porté, on l'a présenté à la librairie italienne Tour de Babel. Pour moi, c'était le livre que j'avais traduit, que j'avais aimé.

Vous n'avez pas rencontré l'auteur à ce moment-là ?

Non. Je l'ai vu une fois par hasard dans la librairie de mon amie. Erri De Luca était là avec sa mère qu'il venait faire soigner en France et j'ai eu l'impression de le voir sortir du livre. Sa mère avait dans les mains un petit paquet de gâteaux, exactement comme dans le récit, et je suis restée fascinée. À ce moment-là, j'ignorais tout de son passé. Je ne savais absolument pas ce qu'il avait fait, ni qui il était. Il était celui qui avait écrit le livre, c'est tout. Les éditions Rivages ont pris la suite de Verdier. À l'époque, René de

Ceccatty dirigeait la collection de littérature étrangère et il m'a demandé de continuer à traduire et voilà, l'aventure a recommencé. Françoise Pasquier a pris ensuite la collection, une femme remarquable, que j'ai vraiment appréciée. On a beaucoup travaillé ensemble. Je lisais des livres pour trouver des auteurs, et arriver à la convaincre était pour moi un exercice agréable.

Vous étiez la porte de l'Italie, si je puis dire.

Disons que j'ai introduit quelques auteurs. Je me suis passionnée aussi pour Sergio Ferrero, j'aimais ses livres et le personnage était un homme fantastique. J'ai traduit cinq de ses livres, mais il n'a pas eu le succès qu'il méritait. Il avait une très belle plume, mais on lui reprochait d'être un peu jamesien, un peu démodé et pourtant *Le Jeu sur le pont*, *Les Yeux du père* sont des livres magnifiques. Nous sommes devenus de grands amis. C'était un homme très cultivé, très érudit, qui m'a fait découvrir des tas d'auteurs. Il est malheureusement décédé il y a quelques années.

J'ai également réussi à la convaincre de publier Diego Marani. Et j'ai continué à traduire les livres d'Erri De Luca.

Le temps a passé et j'étais trop occupée pour continuer à trouver de nouveaux auteurs. Traduire, travailler, avoir une vie de famille, c'est un peu compliqué de tout concilier.

Mais traduire Erri De Luca, vous n'avez jamais arrêté !

Erri, c'est pour la vie. Il est passé ensuite chez Gallimard, où je travaille avec Jean Mattern, directeur de la collection de littérature étrangère, une collaboration que j'apprécie beaucoup. Il y a quatre ans, il m'a demandé de traduire Francesca Melandri, une autre belle rencontre. J'aime son style, la finesse de ses analyses psychologiques, la construction de ses romans où elle mêle histoires collective et individuelle. Ses deux premiers livres, *Eva dort* et *Plus haut que la mer* ont tout de suite eu du succès en France et ont déjà reçu plusieurs prix.

Avec Erri De Luca, je ne manque pas de travail ! Non seulement il écrit beaucoup, mais on lui demande très souvent des préfaces, des

textes, des articles et il tient à ce que ce soit moi qui les traduise. Depuis son procès il y a un an, ça n'arrête pas. Tout le monde le veut, c'est devenu un homme public. C'est une très belle personne, très solide, avec un idéal en plus de sa plume d'écrivain toujours aussi étonnante.

Avez-vous une vision de votre rôle de traducteur ?

J'étais animée du désir de faire connaître en France ces auteurs italiens, pour qu'ils ne restent pas enfermés dans leur pays. C'est aussi l'amour de la langue française. Le travail du traducteur, c'est aussi le plaisir d'écrire dans sa langue maternelle.

Mais pour moi, la traduction est avant tout un acte d'admiration. Il faut vraiment être poussé par le désir, sentir le texte et sentir l'auteur.

Sentir le lecteur aussi d'une certaine façon ; peut-être qu'on traduit pour un lecteur...

Je n'y pense jamais. C'est moi le lecteur. Je suis possédée par le texte. Quand je traduis Erri De Luca, j'ai la chance d'être relue par l'auteur. Il n'écrit pas le français, mais il le comprend très bien ; donc, s'il y a quelque chose que je n'ai pas bien rendu, il le voit et me l'explique. Il dit souvent que nous formons un tandem, lui il est *tan* et moi *dem*, il m'appelle chère associée, c'est un grand ami, grâce à lui j'ai rencontré des tas de gens. L'auteur-compositeur-interprète Gianmaria Testa, par exemple, qui a écrit de très beaux textes de chansons que j'ai eu la chance de traduire. Avec Erri, ils ont chanté et monté des spectacles. C'était un ami aussi, mais il vient de nous dire adieu à l'âge de 57 ans. J'espère réussir à faire publier en France son dernier livre, qui est sorti en Italie au mois d'avril.

Après son acquittement en janvier, Erri De Luca a été interviewé à l'Odéon et il a fait salle comble. Il était formidable, il manie bien l'humour en français. Une sensibilité incroyable. En mai est sorti un nouveau livre, il en écrit au moins un par an. Il s'agit de nouvelles, *Le Plus et le Moins*. Il a vraiment le sens des titres. Plusieurs nouvelles très émouvantes parlent de ses parents. Il éprouve un sentiment de cul-

pabilité envers eux. Il s'est toujours reproché d'être parti à 18 ans, d'avoir claqué la porte, alors qu'il s'est occupé d'eux quand ils étaient vieux, ils sont venus habiter chez lui. Il ne se remet pas de leur mort, il écrit : « Les vies de mes deux parents sont dans la prison des absents et aucun jour ne passe sans que j'attende dehors. »

Les nouvelles parlent surtout de ses parents ?

Non, elles sont variées, mais il y en a une sur sa mère qui est extraordinaire. C'était une femme au caractère affirmé et il se moque gentiment de lui-même en faisant dire à sa mère à propos de son caractère taciturne : « Et dis-moi quelque chose, ne me laisse pas comme ça » et « Une personne qui est près de toi se sent seule. » La chute de la nouvelle est fabuleuse. Il parle de son père de la même façon, avec une émotion bouleversante.

Erri De Luca n'est pas simple à traduire car, même pour des Italiens, il a une syntaxe très particulière. Il a des inventions parfois, à vous prendre la tête, je mets la phrase à l'endroit, je la remets à l'envers, il y a des raccourcis, des ellipses qui peuvent être déroutantes. Ou alors il utilise un mot peu courant dans un contexte surprenant. Il a un style parfois déconcertant, c'est vrai.

Chez Erri De Luca, l'appartenance politique à l'extrême gauche des années 1980 joue un rôle déterminant, non ?

Il défend toutes les causes. Les émigrés, bien entendu, il est très impliqué. Il n'hésite pas à se déplacer.

En même temps que les nouvelles est sortie une pièce de théâtre qu'il a écrite en 2003, *Le Dernier Voyage de Sindbad*, qui parle du voyage des émigrés.

Et aussi un essai, *Le Cas du hasard*, qui est un dialogue entre un scientifique, spécialiste de biologie moléculaire, et un candide, Erri. J'y ai appris beaucoup de choses. Il m'a déjà envoyé le texte de son prochain livre, qui sera publié au mois d'octobre en Italie. Il a une grande facilité d'écriture.

C'est plutôt un adepte des textes courts ?

Oui. Comme il dit : « Au moins, je ne lasse pas mon lecteur. » J'aime beaucoup les textes courts, parce qu'on reste sur sa faim. Erri est particulièrement dense et synthétique, aucune phrase n'est inutile.

Et par rapport au dialecte napolitain ?

Pour Erri De Luca, le dialecte napolitain est la langue « où il est né ». Il parle en napolitain, mais il écrit en italien. Ce qui donne cette écriture aux sonorités et au rythme napolitain qui lui est propre.

Et qu'est-ce que vous en faites, vous ?

Quand il écrit en napolitain, il traduit souvent ensuite la phrase en italien, donc ce n'est pas un problème. Sinon, il faut sentir le rythme de la phrase et se laisser porter.

Il m'est déjà arrivé d'inventer des mots pour traduire ses propres inventions. Mais la première fois que je me suis livrée à cet exercice, c'était dans *Douane d'amour* de Nico Orengo. Nico Orengo était un écrivain ligure qui employait énormément de mots locaux, des noms d'arbres et des noms de poissons. À un moment, il parle d'un bateau, le *scopamare*, un dépollueur des mers, qu'on voit aussi sur la Côte d'Azur. Impossible de traduire par dépollueur. À l'époque, il n'y avait pas Internet, j'ai téléphoné vainement à la Compagnie des eaux pour savoir s'il existait un autre terme, plus officiel. Et finalement je me suis dit qu'en provençal on disait *escoube* pour dire balai et j'ai traduit par *escoubemer*.

Traduire de l'italien, c'est traduire des auteurs qui parlent souvent le dialecte de leur région d'origine. Est-ce important pour vous ?

Pas particulièrement. Mais le dialecte est important en Italie. Il y en a tant et si différents. Même s'il se perd un peu chez les jeunes, dans le Sud il est encore vivace. Et les émigrés qu'on rencontre ici, deuxième ou troisième génération, qui sont à la recherche de leurs racines, souhaitent même retrouver leur dialecte.

Vous n'avez pas envie de traduire de nouveaux auteurs ? Il n'y a pas tant de littérature italienne traduite aujourd'hui...

Pourquoi pas !

On traduit sans doute moins de l'italien que de l'anglais, mais il me semble que la proportion reste constante. À l'université, je m'occupais de la revue *Chroniques italiennes* et j'avais constitué une bibliographie de la littérature italienne traduite en français à partir de 1900. D'année en année, le nombre de livres traduits se maintient, même si l'on peut toujours souhaiter qu'il y en ait plus.

Bibliographie sélective

Erri De Luca, *Le Plus et le Moins*, Paris, Gallimard, 2016.

Francesca Melandri, *Plus haut que la mer*, Paris, Gallimard, 2015 (Prix du Cercle interallié étranger 2016).

Erri De Luca, *Le Tort du soldat*, Paris, Gallimard, 2014 (Prix européen de la traduction 2014).

Erri De Luca, *Le Jour avant le bonheur*, Paris, Gallimard, 2010 (Prix Lire en poche-littérature traduite, Gradignan, 2012).

Roberto Alajmo, *Le Mat à l'étouffé*, Paris, Rivages, 2010.

Erri De Luca, *Trois chevaux*, Paris, Gallimard, 2001 (Prix Laure Bataillon 2001).